

Lè dzanliès : (patois d'Estavayer)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 45

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ABBAI DEI GALÉ VALET QUE SAN NA EIN SOISSANTION

VOUAIQUIË l'oodre de martsè de n'asseimblaie que s'est passaiè la demeiindze dao 25 setteimbre 1921, à Montherond, po midzo, au picolon.

Lei y avai :

De la souppa-pavon
Dei leinga dé bao ein saussa ai carpe
Dei truffé bolliaiè
De la tsambette de caïon
De la salarda
Dao quegnu
Dao fremadzou

Et po tzacon : Onna demi botollhie de Rubignon
de la Vella de Lozana

Et pi, quand on fut bin rapicolâ, on tzantâ tot dzouâ :

*Coumeïn s'eïn vont lâi z'annate!
No sein binstout tot retein.
Et dzornaie apri dzornaie
Fottent lou can galé bon train;
Câ l'est ma fai beïn dammadzou
De se vai veni su l'adzou.
Faut vouaiti vè l'aveni
Et preindre avoué dué man son corradzou
Vourdan on tieu dzouven'adi.*

LE DZANLIËS

(Patois d'Estavayer.)

*Min vè vo der'ouna tsanson (bis)
Tota pleïnna dé dzanliès (bis)*

*Se lei ia on mot dé verto,
Vu bin que l'on mé pendé.*

*Prenniou ma tzerri su mon cou,
Lé dou baou su ma tita.*

*I su zela on tsan hertsî,
L'é ran trovâ dé terra.*

*L'éi iè trovâ on tzévo mô,
Que rondzivé l'aveïna.*

*L'éi iè crévâ sé dou je blian,
I veyai tot lou mondou.*

*L'éi iè copâ lé quatrou pi,
I pistâvé co l'oïra.*

*Devai tzi no l'éi ia on pommâ,
Qu'é tot tzézi dé râvés.*

*Lé tzanpa mon bâton amon,
Dabattou dei senailles.*

*Vayou vini on n'homou blian,
A qué lou pommâ l'iré.*

*M'a alèxi son tzin apri,
Sa tshivra mé vin mordre.*

*M'a bin mozu per lou talon,
Lou piti dai mé sâgné.*

*Y l'éi iè fai faire on podju.
Lou betou a mé z'oroiillés.*

FLAGRANT DÉLIT

Au Docteur Rollier.

BT, surtout, défense formelle de se baigner dans le Chaud-Lau; vous savez que c'est dangereux. Et maintenant, au revoir, mes amis!

— ...Cances, M'sieur! ...Cances, M'sieur!
— Bonnes vacances, mes enfants.

Et, les gosses partis, Monsieur le régent ferma la porte de la classe avec une visible satisfaction. Pen-
sez donc, braves gens, trois semaines de liberté, de

bonnes flâneries; trois semaines de repos, sans souci, sans attache!

Il s'en fut déjeuner. De la salle à manger, l'instituteur voyait la campagne resplendissante de clarté; le soleil brillait, un de ces soleils comme on en voit dans les contes de fées et sur les prospectus de stations climatiques.

Il faisait un temps tant tentant qu'une promenade s'imposait. Sitôt le repas achevé, vite, un livre, une canne et en route! Monsieur Lachal se dirigea vers la rivière.

Qu'il était joli, le petit cours d'eau, ruban d'azur au milieu des roseaux, et combien reposante la vue de ses flots paresseux!

Monsieur Lachal s'assit et, dans sa tête — « tu quoque! » — les rimes commencèrent à chanter: nature, pure; ravissant, mugissant; bref, tout une églogue.

Mais, soudain, le régent eut un haut-de-cors: là-bas, au bord de l'onde, n'est-ce pas Marcel Patet, son meilleur élève, le plus obéissant de la classe, vêtu de son seul épiderme? Et ce, une heure à peine après avoir ouï la défense de se baigner? On allait voir!

— Que fais-tu là, Marcel?

— ...

— Tu te baignes?

— ...

— Tu allais te baigner? Allons, parle!

— ...

— Et ma défense, qu'en fais-tu?... Tu dis?... Tu ne te baignes pas! Alors que fais-tu là? Ce n'est pas pour chasser les papillons que tu t'es mis dans ce costume! Alors?..

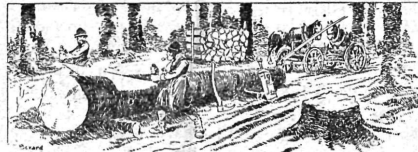
— M'sieur, je... c'est...

— Allons, voyons, explique-toi!

Alors, confus, honteux, en un murmure presque inintelligible, Marcel Patet, le meilleur élève, le plus obéissant de la classe, répondit, tête baissée:

— M'sieur... j'fais du pigment!

C. Amstein.



CES GENS QUI VONT SUR LES AUTOMOBILES ILS NE SAVENT PLUS SE DONNER PATIENCE

Le morceau suivant est extrait, avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs, d'un livre qui va faire son apparition et qu'attend, très justement d'ailleurs, le plus aimable accueil. Son titre: Ce Jean-Louis... toujours le même! *Vaudoiseries tant vieilles que nouvelles, contées ou grappillées, pour amuser le monde, par Gédéon des Amburnex (Editions Spes, Lausanne).*

* * *

BIEN sûr que les automobiles c'est, si on veut, une belle invention, et principalement pour faire enrager ceux des Chemins de fer qui se sont tant cru de pouvoir se moquer du monde. Mais quand même, sans vouloir dire, de ces automobiles y en a seulement de trop. On peut bien les corder à ceux comme y en a, qui sont honnêtes avec les gens, qui n'ont pas peur de ralentir plutôt que de faire un malheur et qui n'ont pas toujours des airs de croire qu'ils ont tous les droits sur les routes, comme si le gouvernement les avait faites d'express pour eux. Mais alors, pour ces enragés qu'il faut qu'ils t'aillent comme des tourbillons tant que dans les villages, et que jamais ils ne prendraient la peine de se tirer un peu qu'il faut qu'on se mette dans les fossés pour n'être pas émués, ne me parlez pas de ceux-là! Quand ils vont se donner une zonzée contre un poteau ou qu'ils se rebedoulent en bas des talus de la route, on ne peut pas autrement que de dire: « Ils ne l'ont pas volée ». Ces charavouètes, va! Ils nous font assez manger de

¹⁾ Cette phrase est le seul titre à l'immortalité que possède l'auteur; il y tient.

poussière: qu'ils la mordent voir une fois pour connaître le goût qu'elle a.

Un qui ne les aimait pas tant, c'était le gros François, de la Scie des Grands-Crêts, que c'était donc lui qui faisait les charrois. Des fois il allait pas la Côte descendre les billons, et, quand les lans étaient sciés, il te les menait à la gare du chemin de fer, d'environ trois heures plus bas.

Par un temps qu'il y eut, c'était encore assez plaisant. Bien sûr qu'à la descente il fallait être là, se veiller les contours, la mécanique et tout. Vous pouvez croire, avec ces enchâtelées qu'il mettait sur son char, que pas un ne prenait d'aussi puissants voyages. Mais alors; pour la remontée, on n'avait qu'à laisser aller. Mon François se calait sur les couvertes des chevaux et te faisait de ces pioncées... quoi, mieux que dans son lit. Il faut vous dire qu'il avait une tralée de mioches, et vous savez bien ce que c'est: y en a toujours au moins un pour crier la nuit. Non pas que sur son char il était bien tranquille, avec cette jolie musique des grelottières des chevaux qu'il semblait qu'elle lui faisait tout le temps:

— On va bon pas, dors bien François... Dors bien François, on va bon pas.

Et il n'avait pas seulement besoin de se veiller les pintes: ses bêtes s'arrêtaient toutes seules. Il les avait dressées d'extra!

Mais au jour d'aujourd'hui, allez voir essayer d'y faire. On ne peut pas fermer les yeux pour le moindre clopet qu'on entend ces poisons de trompettes qui ron-nent, qui bouaillent, qui sicient, qui font des bruits du diable tous plus pouets les uns que les autres, que c'est leur manière de dire:

— Tirez-vous! Qu'on arrive!

Par devant, par derrière, tout le temps c'est la même vie. On n'a plus un moment de bon.

De beau savoir que ce commerce engringait joliment François et qu'il ne faisait pas du zèle pour tirer sur ses guides. Pour ceux qui lui descendaient contre, force était qu'il se bouge, mais ceux qui montaient par derrière, ils pouvaient bien bouailler, sicient et jurer un moment avant qu'il les laisse passer. Y en a bien qu'il a fait mettre au pas de ses chevaux. Et quand ils voulaient l'insurter, il savait prendre une mine tant bête que ça leur ôtait le courage. Mais lui, qui riait par dessous, se pensait dans son par-dedans:

— S'il y a une bête ici, ça n'est toujours pas sur mon char!

Un jour, il n'y a pas longtemps de ça, François était z'allé quérir des billons qu'ils avaient misés. Il ne se croyait pas de trouver des automobiles, rapport que le chemin n'était pas seulement tant bon, mais avec tous ces demi-fous qui zdevaient par le pays, il n'y a plus de sécurité nulle part. Il te rencontre donc une de ces machines, juste à un détour, et qu'ils étaient chacun d'un côté d'un pontet où, ma fi! ça n'était pas possible qu'on tache moyen de croiser.

— Hé là-bas! rangez votre char, que lui crie le chauffeur, une espèce de mal embouché de nouveau riche qu'on aurait dit, avec ses jambières jaunes, sa grande peau de bête et ses grosses lunettes noires comme ils en ont pour casser les cailloux, un échappé de la cage à Barnum.

— Vous avez aussi bon loisir d'attendre que moi, que lui répond François. Quand on gagne sa pauvre vie, on a droit de passer premier.

Je ne veux pas vous dire toutes les raisons qu'ils se sont tenues, mais suffit qu'ils se sont obstinés tous les deux. Seulement, après un moment François n'a plus rien répliqué. Il s'est assis sur le mur du pontet, il a bourré tranquillement sa pipe et s'est emmodé à fumer comme un que rien ne presse.

En voyant ça, l'autre s'est cru de faire d'assemblant de lire son journal, qu'il en avait un dans sa poche, mais on pouvait bien voir que ça lui fourmillait joliment dans les doigts. Ça n'a pas été long qu'il a jeté le journal d'à côté de lui, avec une mine de dire: Ça va-t-il durer, ce commerce?

Alors, sans avoir l'air de rien, François lui fait bien poliment:

— Ecoutez-voir, ça ne mène à rien de s'insurter. On ne sait pas le temps qu'on veut rester ici, il faut